

“Ce sera difficile de le faire remonter à cheval avant deux mois ! mais où le mettre dans ce village, provisoirement ? les voitures de l'ambulance ne repassent qu'après demain.”

En rêvant à cela, il vit ma porte ouverte, ce qui lui donna l'idée de s'écrier :

“Allons ! qu'on le porte là-dedans : qu'on ouvre une fenêtre pour l'empêcher d'être saisi par la chaleur.”

Les soldats obéirent, moi, je n'avais pas à réclamer, voyant bien que cette sorte de gens se moquait du monde et faisait ce qu'elle voulait.

Ils portèrent donc le trompette dans la salle d'école et l'étendirent sur la grande table en face du tableau ; ils ouvrirent un châssis, et, sur l'ordre de leur médecin, ils commencèrent à le déshabiller nu comme un ver.

Je n'eus que le temps de chasser les enfants, qui regardaient, le nez aplati contre les vitres, en leur criant que c'était un spectacle impudique.

Tout le monde se retira ; je montai prévenir ma femme et mes enfants de rester dans leur chambre en haut, puis je redescendis pour voir la suite de ces événements extraordinaires.

Au lieu de réchauffer cet homme gelé aux trois quarts, les Allemands avaient apporté de dehors un cuveau de neige avec laquelle ils le frottaient de haut en bas, principalement le nez, les oreilles et les pieds.

Ils avaient éteint le feu, et ces choses m'étonnaient, lorsque tout à coup, dehors, le son de la trompette retentit, et que tous ensemble courant à la rue abandonnèrent leur camarade.

Il paraît qu'une grande nouvelle venait d'arriver, un ordre de départ, car tout aussitôt les hussards tirèrent leurs chevaux des écuries, les bridèrent, les sellèrent et se réunirent sur la place de la mairie, où l'appel se fit à la hâte.

Le colonel, apprenant par le médecin que son trompette était gelé, tempêtait, et m'apercevant de loin sur la porte, il accourut en me criant :

“Vous me répondez de l'homme, de l'uniforme et de tout !”

Je me dis :

“Oui ! va-t'en au diable, animal féroce ! Je me moque de toi, puisque tu pars ! Et Dieu veuille qu'on n'entende plus parler de toi ni de ta bande.”

Ils partirent tous ensemble du côté de Metz, me laissant ce garçon sur les bras, sans honte ni pudeur.

Quoi faire, maintenant ? quoi dire ?

Le vétérinaire Gueûry, notre voisin, entra par curiosité.

Il regardait cet ivrogne, car c'était un ivrogne ! Son ivrognerie était cause de l'ennui qui m'arrivait : s'il ne s'était pas enivré, il n'aurait pas reçu les soufflets du colonel, il n'aurait pas été jeté dans le bûcher, il n'aurait pas été gelé et se : il parti comme les autres.

Je me faisais toutes ces réflexions en le regardant.

C'était pourtant un assez bel homme de trente à trente-cinq ans, un peu gros et joufflu ; je ne pouvais pas le laisser là dans cette saison froide, et malgré tout j'étais en train de rallumer le feu, lorsque Gueûry me dit :

“Gardez-vous-en bien ! Il faut continuer à le frotter avec de la neige, sans cela son nez se pèlera tous les ans comme une pomme de terre cuite en robe de chambre et ses oreilles s'éplucheront comme des légumes. Prenez garde ! ... Un peu plus tard, quand il se rafraîchira, vous pourrez augmenter la chaleur, mais il ne faut pas se presser. Et puis est ce que vous n'avez pas un peu d'eau-de-vie quelque part ?”

J'en avais un peu dans une bouteille, de l'eau-de-vie camphrée pour les blessures et les piqûres d'abeilles. Gueûry me dit que c'était ce qu'il fallait.

J'allai donc la chercher ; puis le vétérinaire et moi, pendant une bonne demi-heure encore, avec un linge, nous fîmes tomber de l'eau de neige sur la figure, les mains et les pieds de cet homme ; finalement, nous lui donnâmes un petit verre d'eau-de-vie camphrée, seule chose qui le réveilla et lui fit ouvrir les yeux, bien étonné, comme on pense, de se trouver là tout nu sur une table, avec des étrangers.

Il se mit à frissonner, à claquer des dents ; Gueûry me dit que c'était bon signe, qu'il en reviendrait.

Nous cessâmes alors de le baigner d'eau de neige, nous lui remîmes sa chemise et ses habits comme nous pouvions ; Gueûry referma la fenêtre encore ouverte ; nous montâmes chercher une paillasse et une couverture de laine dont nous l'enveloppâmes ; et seulement alors, vers les sept heures, chacun alla manger sa soupe aux pommes de terre et prendre un peu de repos.

Je maudissais ces Allemands de m'obliger à sauver un gueux pareil, quand son propre colonel l'avait presque assommé par amour de la discipline. Oui ! je m'indignais d'être forcé d'agir en chrétien, pendant que des milliers d'entre les nôtres n'avaient pas la chance de rencontrer d'honnêtes gens et périsaient de misère.

Enfin on n'est pas maître des choses ; les accidents, vous tombent sur la tête comme des cheminées ; il faut bien les supporter, et si l'on ne remplissait pas ses devoirs d'humanité, on serait encore capable d'en éprouver des remords dans ses vieux jours.

C'est ce qui me fit garder cet Allemand ; si j'avais dit comme eux que la force prime le droit, j'aurais fort bien pu le coucher dans la rue et le laisser mourir de sa belle mort ; personne ne m'en aurait fait des reproches, au contraire.

Ces hussards bleu de ciel et leur colonel n'ont jamais reparu dans le pays, et, que Dieu me le pardonne ! j'ai souhaité cent fois d'apprendre qu'ils avaient été massacrés avec leur chef, le noble baron de Krappenfels.

Notre trompette ne désirait pas non plus les revoir : il tremblait chaque fois dans son lit en haut, où nous l'avions transporté, lorsqu'on ouvrait la porte de l'allée, croyant que c'était quelqu'un du régiment qui venait le réclamer ou demander de ses nouvelles.

Du reste, il s'était remis assez vite et mangeait de notre soupe avec un grand appétit ; son nez avait repris une couleur naturelle, mais son oreille gauche restait toujours bleu-gris et commençait à se peler, comme l'avait annoncé Gueûry.

Ma femme lui portait chaque matin sa pitance ; il n'aurait pas mieux demandé que de rester au lit et de vivre ainsi comme un prince.

De temps en temps j'allais aussi lui jeter un coup d'œil ; il s'engraissait, ses joues se nettoyaient à reluire, mais toujours il disait :

“J'ai mal dans les pieds... j'ai ci... j'ai ça...” car il parlait bien le français et même l'anglais, à ce qu'il assurait.

C'était fort bien, mais tout cela ne me servait à rien, je ne pouvais pas garder ce fardeau sur mes épaules en l'honneur du roi de Prusse, et vers la fin du mois, voyant que les hussards ne revenaient pas, je résolus d'avoir une explication avec mon trompette et de lui donner congé le plus tôt possible.

Un matin donc qu'il ne s'attendait à rien, j'entrai brusquement dans sa chambre, et comme il commençait à faire sa grimace, je lui dis :

“J'ai aussi mal dans les orteils, mais ça ne m'empêche pas de me lever chaque matin, parce qu'on ne vit pas de l'air du temps. Vous avez été malade, mais à cette heure vous êtes gros et gras, vous avez bonne figure, et je crois que vous ne feriez pas mal de retourner à votre régiment ; si vous voulez que j'écrive...”

Il ne me laissa pas finir, et s'écria comme attendri :

“Monsieur Auburtin, je suis heureux de vous voir. Votre excellente femme m'a dit tant de bien de vous !... Prenez place, monsieur Auburtin.

—Merci, monsieur, lui répondis-je... je suis venu.

—Oui, fit-il, vous êtes un brave homme... un honnête homme et qui n'est pas récompensé selon ses mérites. D'après tous les livres que je vois là... (il me montrait une petite bibliothèque au pied du lit) et ces cartes... vous êtes aussi un homme savant, un érudit. C'est indigne d'exiler un homme tel que vous, de le laisser languir dans ce misérable village, c'est abominable !”

Il paraissait indigné.

“Vous êtes bien bon, lui dis-je, mais je suis venu...”

—Voilà ce que je ne peux pas comprendre, s'écria-t-il. En